



**Hawliyat is the official peer-reviewed journal of the Faculty of Arts and Social Sciences at the University of Balamand. It publishes articles from the field of Humanities.**

**Journal Name:** Hawliyat

**ISSN:** 1684-6605

**Title:** Violence and Language in Toulouse Bagatelle Neighborhood

**Authors:** Mansour Sayyah

**To cite this document:**

Sayyah, M. (2018). Violence and Language in Toulouse Bagatelle Neighborhood. *Hawliyat*, 11, 109-126. <https://doi.org/10.31377/haw.v11i0.297>

**Permanent link to this document:** DOI: <https://doi.org/10.31377/haw.v11i0.297>

Hawliyat uses the Creative Commons license CC BY-NC-SA that lets you remix, transform, and build upon the material for non-commercial purposes. However, any derivative work must be licensed under the same license as the original.



# Violence et langage chez les Béni-Gavroche de Bagatelle<sup>(1)</sup> (quartier de Toulouse)

---

Mansour Sayah  
Laboratoire Diasporas  
Université de Toulouse le Mirail

*Dès ma plus tendre  
Jeunesse de l'insouciance  
Je n'ai pu m'empêcher  
De penser à ces gens qui vivent de l'autre côté  
Bagatelle  
C'est là où je vis  
Rue du cher  
C'est mon quartier  
Que peut-on y faire?  
Va-t-on encore se taire?  
J'ai la chance de savoir écrire  
Et je ne vais pas m'enfuir  
Seulement vous faire savoir  
Que parfois il y règne le désespoir  
Une envie de partir  
Vouloir m'enfuir  
Ne plus rester  
Ne plus rouiller*

Mimi "la sage",  
élève en terminale au lycée polyvalent-Rive gauche-Le Mirail

Les centres-villes se sentent assiégés. Les "Shérifs" sont lapidés, les bus attaqués comme des diligences. Certains des avant-postes, les écoles, sont

---

(1) Bagatelle: quartier périphérique de Toulouse que les jeunes appellent volontiers Bagdad City.

tombés aux mains de l'ennemi. Le shit a supplanté le gros rouge. La langue de Molière est elle-même contaminée, défigurée. Les cabines téléphoniques ont été destroyées, la banlieu ne répond plus... La violence règne!

Violence et langage ont la même origine: le désir d'exister, de maîtriser, de se protéger, de se reproduire, de se survivre. Le désir est violence ou tout au moins une forme de violence puisqu'il implique de s'intégrer l'autre, de s'appropriier l'objet convoité, de se rendre pareil à un modèle, donc de se faire violence.

L'échec patent de toute prévention a fini par provoquer une insurrection silencieuse des résidents des quartiers ravagés par la violence sociale. Année après année, sondage après sondage, la population tente inlassablement de crier le même message à des gouvernants politiquement divers, mais atteints d'une analogue surdité. Tout a concouru à compliquer, à retarder la perception de cette dure réalité: l'aveuglement idéologique, les pieuses intentions, le désir méritoire de ne pas stigmatiser des populations déjà défavorisées, le bon coeur poussant à moriger plutôt qu'à sanctionner; enfin la croyance en une maxime médicale - en l'occurrence trompeuse - selon laquelle le préventif est moins destructeur que le curatif...

Il y a sans doute de multiples raisons à cela. Nous n'en retiendrons qu'une: l'ambiguïté du concept de la violence qui se découvre dès qu'on tente de l'analyser. Cette ambiguïté, il faut très certainement la comprendre comme exprimant, au plan de la pensée et de la réflexion, une ambivalence ressentie du plan existentiel, c'est à dire au niveau de la violence vécue au quotidien surtout dans les quartiers dits difficiles. Pour le dire autrement, s'il nous est difficile de former une idée claire et simple de la violence, c'est d'abord parce que notre attitude à l'égard de la violence, notre comportement face aux phénomènes violents, n'est ni simple ni clair.

Ce que l'on appelle «quartiers difficiles» ou «cités-Titanic», la mode cinématographique aidant, n'est pas une excroissance parasitaire de la société. C'est une caricature, un miroir grossissant des problèmes qui agitent la société dans son ensemble. On se drogue ailleurs qu'à Bagatelle, les jeunes se révoltent aussi dans le seizième, les adolescents souffrent d'un manque de reconnaissance dans tous les milieux. La faillite de la famille n'est pas uniquement l'apanage des quartiers difficiles. Quant à la délinquance, elle sévit de Tunis à Marseille, des couloirs du métro jusqu'aux conseils d'administration des hautes sociétés.

Si on considère que c'est le corps social dans son ensemble qui est malade: sa police, sa justice, son système éducatif, politique... Les quartiers difficiles n'étant qu'un member de cet organisme, plus sensible, plus exposé, plus meurtri.

L'accentuation des inégalités et l'absence d'une politique volontariste dans ces cités visant à réduire les factures socio-urbaines ne pourrait raisonnablement pas croire à une amélioration de la situation.

L'observation des territoires montre que le paysage type de la fracture sociale n'existe que peu. S'il n'est pas contestable que certains quartiers concentrent plus que d'autres les difficultés, force est de constater que ceux-ci se définissent aussi par leur diversité sociale et urbaine. De plus, les maux dont souffrent ces espaces urbains, ne peuvent être attribués au seul «effet quartier». Le chômage, la fracture gestationnelle, la précarité et l'insécurité frappent aussi à l'extérieur des quartiers difficiles. On remarque ainsi que les nouveaux territoires périurbains de lotissements pavillonnaires, plébiscités par les classes moyennes et populaires, s'organisent aussi à partir d'une très forte division de l'espace. Le processus de concentration des ménages les plus modestes et la croissance de l'insécurité font déjà courir le risque d'un déplacement de la crise urbaine au rythme de la fragilisation d'une partie de la classe moyenne. Cette fragilisation se révèle notamment à travers la montée d'une forte insécurité sociale (développement des emplois précaires, CDD, mais aussi dévaluation des diplômes qui ne garantissent plus l'ascension sociale des jeunes) qui touche aujourd'hui les milieux populaires et une partie grandissante des couches moyennes.

De leur côté, les catégories dites «supérieures» creusent l'écart en profitant fortement des nouvelles mutations socio-économiques. La fracture sociale augmente moins que la paupérisation des populations déjà fragilisées que par un double mouvement qui voit une partie des classes moyennes engagées dans une évolution régressive, tandis que les classes privilégiées creusent l'écart socialement...et géographiquement: favorisée par l'essor métropolitain, la concentration spatiale des catégories «supérieures» semble se renforcer en faisant craindre une accentuation de la ghettoïsation par le haut de la société. Parce qu'elles s'inscrivent dans une période d'accroissement continu des richesses et de dynamisme économique, les logiques de séparation sociale, culturelle et territoriale confirment l'avènement d'une société éclatée. La dynamique des fractures socio-spatiales contribue à accélérer une recomposition politique marquée par une participation toujours moindre des catégories populaires à la sphère publique et par l'apparition de nouvelles logiques politiques de plus en plus influencées par des spécificités territoriales. Villes, centres, banlieues métropolitaines, espaces périurbains, zones rurales, ces territoires en mutation s'affranchissent de la géographie traditionnelle.

Mais il y a plus sérieux encore: le décrochage social de ces jeunes delin-

quents a fini par générer une éclosion de bandes locales dans ces quartiers dits «chauds» ou «en développement social». Seuls, livrés à eux-mêmes, ces «jeunes» que nous qualifions de «Béni-Gavroche», ou de «français de trop» ont imaginé de nouvelles structures, des comportements alternatifs: le groupe, en premier lieu. Pas la bande permanente et organisée, mais ce que des sociologues américains appellent le «posse», expression que l'on peut traduire par «meute».

Ces rassemblements temporaires de noyaux, plus réduits et stables, sont de véritables «écoles de débrouille» mais aussi l'instrument permettant l'expression du «patriotisme de cité»: attroupements accompagnés de leur pitbull en cas d'intrusion policière, émeutes, etc. Dans ces cités interdites, ces meutes servent de piétaille aux caïds locaux qui contrôlent le trafic de l'héroïne et du hachisch. Ce sont aussi ces bandes qui diffusent le plus gros des stupéfiants dans les banlieues. Les membres de ces «gangs» sont les obscurs, les sans-grade de cette économie souterraine qui s'épanouit aujourd'hui ouvertement dans ces quartiers et leur encadrement forme un noyau dur de délinquants, peu nombreux mais hyperactive. La drogue et l'argent se sont infiltrés dans les failles de la société urbaine, dans les espaces «mous» de ces contradictions. Une fois «dedans», la difficulté de s'en arracher est immense.

*«Tous les enfants de ma cite et même d'ailleurs,  
et tout ce que la colère a fait de meilleur,  
oui, tous les enfants de mon quartier et même d'ailleurs,  
et tout ce que le béton a fait de meilleur,  
des qui voulait profiter de la pagaille,  
d'autres qui n'avaient pas slamé depuis un bail»*

“Tomber la chemise”, groupe Zebda (1999)

L'espace social au sein duquel évolue ces jeunes reflète et induit un espace de coexistence conflictuelle entre le français et les langues d'origine. Et c'est là, dans cet hybride linguistique, que s'actualisent des systèmes linguistiques perpétuellement soumis à la dynamique diglossique et que s'expriment les représentations sociales qui sous-tendent le comportement langagier.

Dans ce contexte la langue va se voir attribuer un rôle non négligeable en tant que facteur d'intégration, si les relais nécessaires du type de ceux qui passent, entre autres, par l'école se mettent en place. Dans le cas contraire «la langue utilisée dans les banlieues pourrait évidemment contribuer à un mouvement de non-intégration, puisqu'elle se situe d'ores et déjà en porte à faux par rapport à la langue circulante» (Goudailler, 1997). C'est ainsi que cette langue est «recy-

clée» en un véritable produit créatif et artistique de la nouvelle culture de la rue dans ce que Hugues Bazin (1995, p. 208) dénomme «les espaces interstitiels de création culturelle» qui regroupent les arts et la culture hip-hop avec comme fleurons: le rap, le graph, le break-dance.

Pour l'idéologie dominante, la configuration sociolinguistique des jeunes issus de l'immigration maghrébine ou africaine ne peut être le lieu d'aucune problématique particulière. Une définition limitative d'un «bilinguisme» à la fois «idéal» (locus où s'additionnent deux langues parfaitement maîtrisées) et «élitiste» (connaissance exclusive de langues de prestige socio-historique) leur dénie trop souvent encore ce statut. Soit, en effet, ils présenteraient un déficit en langue d'origine, voire souffriraient d'une maîtrise régressive des deux langues; soit leurs pratiques en langue d'origine, appréhendées sous des formes essentiellement pittoresques, sont frappées d'illégitimité. De plus, le discours dominant, sous couvert d'une conception déficitoriste du bilinguisme, diffuse une idéologie qui vise à faire de la répudiation des langues et cultures d'origine le prix d'une hypothétique intégration.

Quoi qu'il en soit, la plupart des jugements sur la langue, lorsqu'ils ne sont pas étayés par des études et des statistiques sérieuses, ont une portée idéologique bien plus que linguistique: dire qu'une syntaxe est pauvre, un vocabulaire vulgaire, un tour relâché, c'est qualifier la place dans la société de celui qui les emploie.

Parler de la tchatche des beurs a un avantage: cela permet d'éviter la confusion, fréquente, entre niveau stylistique et niveau social.

Tchatcher, pour certains enseignants, veut aussi bien dire parler que mentir. Mais ils tentent de redonner du sens aux mots pendant que d'autres les en vident, alternant promesses non tenues et menaces exécutées. Ils tentent de restaurer une confiance perdue en sachant que le respect n'est pas un dû: il se mérite, quand discours et comportement sont cohérents. Si l'on annonce un plan Marshall, il ne faut pas qu'il se traduise en un plan martial. Quelques exemples pris au hasard de leurs conversations:

— *Diouam la vérité vraie koi kéma?*

**Traduction**

— Allez, répondez-moi franchement, vous...vous êtes mariée?

— *Ouam, pour<sup>(2)</sup> pécho j'ai une tactique trop magique, là!*

---

(2) Les «r» notés en caractères gras sont prononcés généralement comme [x].

**Traduction**

— Eh, moi pour draguer j'ai une tactique trop magique, qui tue!

— *On s'voit un soir où j'suis libre?*

**Traduction**

-Est-ce que je pourrais vous revoir un soir?

— *Ma grand-mère la pute si t'es pas la minch d'ma vie ouat!*

**Traduction**

— Allez un sourire de toi et je quitte ma grand-mère

Et rien que pour brouiller les pistes d'un jeu déjà compliqué, non seulement les parlures varient selon les banlieues mais aussi selon les cités. A Bagatelle, on parle de «tillon», c'est à dire le verlan pour parler «branché», pour être dans le vent.

Exemple: écoute=couté=teck

Abuser=zéab=zéb

Bonjour=jourbon=jourb

A Empalot, le «treuilmon» dont les suffixations en «av» sont influencées par le manouche, exemple: je bédav (je fume), je vais le marave (je vais taper), c'est pérav (c'est nul).

Sans compter les différences selon les communautés, l'âge, les business...

Comme dans tous les argots, les emprunts de vocabulaire<sup>(3)</sup> sont eux aussi très nombreux. La cité étant un lieu multiculturel, ils sont représentés par des mots d'origine.

— **arabe:**

doura: virée

hchouma: honte

hram: péché

jezzi: arête! Ça suffit!

Qolli: dis-moi

---

(3) Sayah, M. «Voulez-vous tchatcher avec les sauvages?» *Cahiers de l'Association for French Language studies*, 5.3, Autumn 1999, pp 41-42.

— **tsigane:**

pillav: boire

chourav: voler

nina: jolie fille

— **africaine:**go: déformation phonétique de l'anglais *girl*

makoumé: homosexuel

teup: prostitué, putain

— ou de l'**argot anglo-américain:**

destroyer: frapper, cogner

dope: drogue

job: travail

flipper: avoir peur; flipper sa race: avoir très peur

sniffer: absorber (en inhalant) de la drogue

Ce ne sont là que quelques exemples des emprunts à d'autres langues que l'on peut relever dans la langue banlieusarde qui va alimenter dans des proportions plus ou moins importantes la langue française circulante.

Le vocabulaire est souvent marqué par un certain nombre de procédés de création. Voici les plus courants:

- L'**ajout d'un suffixe**, soit pour créer un nom à partir d'un verbe (flipper→flipette), soit pour désigner une activité, notamment au moyen de «man», emprunté à l'anglais (drogue→drogue'man = vendeur de drogue).
- La **transposition d'un mot dans une catégorie grammaticale**: ainsi le mot «doigt», mis en verlan, donne «oide» prononcé [wad] qui devient un verbe; ou encore la locution «guelta» prononcé [goelta], verlan de ta gueule.
- Le **glissement de la signification**: l'usage des mots étant moins fortement fixé que dans le français standard, les sens sont parfois mouvants ou changent rapidement. Ainsi «bedave» veut dire tantôt «fumer», tantôt «faire l'amour».

Or ces métissages sont considérés comme une «menace» par ceux qui défendent la pureté de la langue. En incorporant des mots d'origine étrangère (arabe, créole, berbère ou manouche) on est en train de «défranciser» le français! Et Jean-Pierre Goudailler admet que *«de nos jours, les épices empruntées dans la langue française sont de plus en plus empruntées à des langues étrangères.»*

*Même si l'argot traditionnel a su s'alimenter de termes étrangers, il le faisait dans des proportions moins importantes.»<sup>(4)</sup>*

Largement véhiculé par les paroles des rappeurs, le langage des Béni-Gavroche tord, malaxe, transforme les mots avec force inventivité...à tel point que pour les non-initiés il est aussi difficile à maîtriser que l'imparfait du subjonctif! On y retrouve pourtant les procédés classiques de manipulation de la langue:

- Des **métaphores**: une *belette*, une *rate*, une *souris*, une *taupe*, une *gazelle*, un *bouquet*, un vrai bonheur pour une file avec de beaux *airbags* (seins) ou un bel *aérodrome* et de belles *quilles* ou de beaux *gigots* (jambes); bref c'est un *canon*, une *bombe*, de la *baklaoua*...quoi! (par référence à la pâtisserie orientale). Par contre une fille maigre est une *findus*, une *raquette*, un *fax* ou un *skeud* (un missile). Une *WW* est une femme vierge par référence à l'immatriculation temporaire d'une voiture neuve. Changeons de registre, un *tahan* est un con, un fou est un *ouf*, un *voilé*, un *mahboul*, un *tocard*.
- Des **métonymies**: un *tireur*, un *bleu* désigne un flic, un *stylo* une arme, un *créteux* un punk, les *neg's*, les *greunes*, ou les *cainfris* les africains, une *casquette* est un contrôleur qui peut aussi être désigné comme un *goumi* (une balance)...
- La **troncation des mots**: *biz* pour business, rapine, vol, trafics illicites, *vi* pour vilain, méchant loup, un redouble (oueld hram), *zou* pour zoulou autrement dit un sacré bandit, *leur voire leurleur* pour contrôleur.
- La **re-suffixation** de termes d'origine argotique comme dans: j' me suis fait *couillav* (couillonner), j' me suis fait *arnaniquer* (arnaquer).

Autre caractéristique paradoxale des argots: leur grande richesse lexicale ne porte que sur un nombre restreint de domaines biens spécifiques. Les grandes thématiques classiques sont l'argent, les affaires illicites, le sexe et les femmes...

Dans le «parler jeune» voire dans le parler des «Béni-Gavroche» sont venus s'ajouter d'autres thèmes relatifs au mode de vie dans les cités: la famille, la bande de copains, le chômage, le trafic illicite, l'insécurité, le sida beur...

Ces changements de thématiques constituent également problème: ils marquent une rupture par rapport aux fonctions traditionnelles des argots. Selon

---

(4) *Op. cit.*

Louis-Jean Calvet il faut définir l'argot par les fonctions qu'il remplit. Or, la principale est une fonction cryptique (cachée): les voleurs qui préparent un «coup» ne tiennent pas à être compris des passants qui les entendent. C'est ce que Françoise Mandelbaum-Reiner appelle «le jeu du tiers exclu»<sup>(5)</sup>: si deux bouchers veulent se dire devant les clients d'écouler d'abord la viande moins fraîche ils se parleront dans l'argot de leur métier, le louchébém. Cette fonction cryptique des argots s'accompagne d'une fonction ludique et d'une fonction identitaire. Certes, la fonction crypto-ludique est présente dans le langage des cités: «quand tu parles en téci dans le bus tu peux semer la pagaille et c'est ce qui m'intéresse» nous a confié un Béni-Gavroche. D'autant que ce langage est pratiqué par des jeunes qui s'amuse à apposer des suffixes parasites, *instito* pour instituteur, *directo* pour directeur.

Autant l'argotier traditionnel se sentait-il lié à son quartier, autant les locuteurs des «quartiers-Titanic» ne peuvent trouver de refuge linguistique identitaire que dans leurs propres productions linguistiques.

De la mosaïque linguistique des diverses communautés des cités, dont l'exclusion est le point commun, est issue cette «interlangue», véritable véhicule interethnique d'une culture que Louis-Jean Calvet nomme «intersticielle».

Quant à la chanson, elle cultive des procédés bien connus de la poésie comme la paranomase (succession de sons semblables). «Arrêtons plutôt que cela traîne, on ne draine, même, encore plus de haine...» chante le groupe NTM (Nique Ta Mère).

Le codage révèle à la fois le désir de ne pas être compris des ennemis potentiels (profs, parents, éduc, police...) et un rapport ludique avec la langue, car la langue est un plaisir de bouche, un plaisir voluptueux (pauvre école, qui fait plutôt face de carême sur ce point).

La tchatche des banlieues ne se caractérise pas seulement par l'originalité de son lexique et la créativité morpho-syntaxique qui lui est propre mais aussi par les particularités de sa forme sonore.

Le plan de la prononciation relève d'une dimension d'autant plus classante qu'elle est directement perceptible. Si l'appréciation par tout un chacun des registres de langue de ses concitoyens peut parfois être sujette à controverses, il ne peut nous être contesté certaines compétences concernant les fines classifications que nous sommes capables d'effectuer dès qu'il nous est donné de perce-

---

(5) Mandelbaum-Reiner, F. «L'argot ou les mots de la pudeur», *Langage et Société*, no. 75, mars 1996, p. 46.

voir de la parole. Nul besoin de saisir une grande conversation pour situer le locuteur sur l'échelle sociale, se persuader de ses origines géographiques et de son appartenance culturelle. Un simple «*jourbon*» et voilà notre «*am*» Ahmed et son «*khouya*» Kader enfermés dans la catégorie «*haute sécurité*» des jeunes, de cités, immigrés, catégorie dont nous jetons la clé, sûrs de nos jugements de valeur en ne laissant aucun espoir d'évasion à ces nouveaux prisonniers de l'exclusion. Le hic, est qu'en chaussant nos lunettes pour essayer d'y voir plus clair dans l'obscurité des coursives d'immeubles, on s'aperçoit que les individus, sources du flot sonore qui nous a agressé l'oreille, ne portent pas tous l'un des 99 prénoms sacrés du Coran. Oui, il y a «*contamination*» et propagation des caractéristiques de la prononciation du parler des cités à l'ensemble des jeunes y traînant leur baskets. La langue de ces jeunes trouve également son unicité dans sa manière d'être exprimée (oralement) et pas seulement dans l'incessante et prolixe créativité lexicale et morpho-syntaxique dont ces tchatteurs de quartiers la nourrissent.

Comment tel phénomène est-il possible?

Les situations diglossiques inhérentes aux lieux d'habitat que sont les cités engendrent chez les «*seconde G*» des bilinguismes individuels difficilement cernables d'un point de vue plus particulièrement linguistique compte tenu des nombreuses variables pouvant influencer l'acquisition des deux langues (acquisition simultanée ou successive, en famille ou à l'école...). Comment dès lors juger du niveau de maîtrise des langues maternelles de ces jeunes et appréhender significativement les marques transcodiques dans leur parler?

Tenter de dégager certaines tendances du plan de la prononciation chez des groupes d'individus bilingues pratiquant les mêmes langues est chose aisée pour tout linguiste. L'étude des langues en contact et leur influence réciproque amènerait probablement à la mise en évidence d'une certaine subordination (pour reprendre la terminologie de Titone, bilinguisme coordonné, composé ou subordonné) d'une langue envers l'autre pour ce qui est de certains traits phonologiques ou prosodiques.

La problématique devient tout autre lorsqu'il s'agit de dégager une tendance générale, c'est à dire à l'échelle des cités, de cette prononciation particulière adoptée par un ensemble d'individus dont les bilinguismes n'ont en commun que la pratique du céfran.

Retournons un instant dans nos coursives pour nous détacher de nouveau de nos a priori. Les jeunes des cités dont nous parlons ne sont pas tous issus de l'immigration ou bilingues; il est temps de porter un regard réaliste sur la vie des cités et sa jeunesse. Arrêtons de nous focaliser sur un seul aspect de cette réalité

parce que nous l'envisageons comme la seule voie menant à l'explication de certains changements observés dans la société française y compris l'apparition d'un français nouveau qualifié par certains de français «avancé».

Si la voie d'une étude phonétique sérieuse (portant à la fois sur les aspects phonologiques et prosodiques) sur les influences réciproques des langues en contact dans les situations de plurilinguismes présentes dans les cités et chez les jeunes y vivant en particulier, est toute ouverte, pourquoi ne pas envisager la problématique sous un nouveau jour?

Depuis quelques temps déjà les études des faits de parole ont pris le pas sur ceux de la langue donnant ainsi de l'importance aux sujets parlants. Nos sujets à nous sont l'ensemble des jeunes des cités dont nous avons évoqué la situation linguistique particulière et dont la situation sociale n'est pas moins difficile à envisager. Au regard de la société, il est évident qu'ils se situent au plus bas de la fameuse échelle qui nous sert d'unité de mesure sociale et sans laquelle nous ne pourrions véritablement pas nous opposer et donc exister. Comme chacun le sait, cette échelle est bien difficile à gravir, aussi renvoyons-nous probablement l'image négative qu'ont de nous les «catégories supérieures» sur celles que nous jugeons «inférieures» sans que véritablement cela ait de sens. Chaque catégorie se voit reconnaître des caractéristiques prototypiques, sociolinguistiques entre autres, qui sont admises selon un consensus obscur par l'ensemble de la société y compris par les membres des catégories concernées. Certains les confinaient volontiers chez les «hors-la loi», rejoignant ainsi l'image-cliché des grands bandits de la Belle Epoque défiant la société par leurs actions et leur nouvelle façon de s'exprimer. «Situé à l'extrême sud de la langue parlée, là où hier, il y avait le jargon des princes, aujourd'hui on trouve la parlure de la génération-cité»<sup>(6)</sup>. Que dire de l'image que ces jeunes exclus ont d'eux-mêmes?

A y regarder de plus près, la fracture linguistique n'est peut-être pas aussi importante que la fracture sociale et les données sociolinguistiques sont à même d'en réduire la portée. Ainsi les spécificités de la prononciation du céfran ne seraient pas toutes caractéristiques du seul langage des cités mais sont partagées avec l'argot, les usages familiers du français de même qu'avec le français populaire. La fracture linguistique, y compris et surtout au niveau de l'expressivité oro-verbale, se manifesterait d'autant plus que la fracture sociale prendrait de l'importance. Le glissement du français populaire vers le français des cités s'opèrerait alors tout naturellement sous l'égide d'une jeunesse, aujourd'hui

---

(6) Sayah, M. Le français des «basquets-casquettes», *Cahier 5.1*, Spring 1999, p. 27.

comme de tout temps, «révoltée» et donc «inspirée». Les pratiques linguistiques des générations-cités ne sont en définitive qu'un français populaire nouveau, la forme d'expression linguistique d'une couche sociale qui n'existait pas jusqu'à ces dernières années et qui apparaît aujourd'hui comme faisant partie intégrante de la société française. Le langage des «S» (les suspects) est un facteur identitaire fort qui resserre les liens sociaux et qui passe en ces temps et lieux, outre les origines culturelles.

Les tendances de la prononciation de la tchatche des banlieues sont donc susceptibles d'être envisagées comme étant d'origine ethno-linguistique ou sociolinguistique. Quelle que soit l'option de recherche choisie il peut déjà être intéressant d'ouvrir la voie à une première observation puis à une analyse de certaines particularités discursives:

- sur le plan phonématique
  - allongement des voyelles placées sous l'accent  
*exemple: Qu'est-c' que tu veux, khrou-tous! (émigré économique)*
  - assombrissement des voyelles postérieures  
*exemple: Arro-se, ar-ro-se les gazelles! (dépense pour les filles)*
  - chute du «e muet»  
*exemple: Poz' ton arm', monsieur le gendarm'!*
  - troncation de voyelle inaccentuée  
*exemple: T'as vu les bourj'! (bourgeois)*
  - on note une postériorisation du lieu d'articulation du [R] qui est souvent prononcé grasseyé, ou bien proche d'un [X]  
*exemple: Nique ta race! (réfléchis!)*
  - certaines consonnes deviennent plosives en position initiale  
*exemple: Niqu' ta mèr'*
  - troncation de syllables ou de portions de mots  
*exemple: les ân'ies (âneries)*

Ces quelques caractéristiques se retrouvent également dans le français populaire et le français ordinaire décrits par F. Gadet. A première observation donc, aucune particularité qui ne permette de considérer le céfran comme une forme linguistique autre que populaire.

- sur le plan prosodique
  - modification du rythme comme résultat des nombreuses troncations (apocope, aphérèse), de l'augmentation du nombre des syllabes fermées (chute

des voyelles inaccentuées et emprunts à des langues à syllabation fermée comme l'arabe) et d'une accentuation expressive marquée.

Il est caractérisé par sa rapidité, la succession de séquences hachées

*exemple: ucht gaval, pillav, pillav!* (tais-toi jeune fille, bois et tais-toi!)

accompagnées de ponctuation interne ou finale procurée par des éléments que F. Gadet appelle des «appuis du discours»

*exemple: **Quoi, quoi!** C'est magique, fous le camp ou j'te nique!*

- renforcement de l'accentuation expressive

*exemple: **Jezi, wallah,** si j't'attrape, j'te nique!*

et influences sur l'accentuation linguistique

*exemple: Khouya, passe-moi **un monsieur garo** (mon frère, passe-moi une cigarette)*

- les courbes intonatives présentent le plus souvent des ondulations aux casures sur les syllabes accentuées

*exemple: **Reste soft, makoumé!** (homosexuel)*

Go, go! Je alni manmutch ! (ouh, quelle nana, j'espère que le bon dieu me gardera la vie)

C'est au niveau des éléments prosodiques que l'écart par rapport à la norme du français standard est le plus remarquable et remarqué. Remarquable parce qu'il est assez important pour que l'on se pose des questions sur l'essence de cette fracture et que l'on envisage soit un nouveau glissement sociolinguistique sinon la mise en évidence de marques transcodiques. Remarqué pour deux raisons. La première est l'extrême sensibilité que nous développons à propos des phénomènes supra-segmentaux de la langue française et donc de ci qui s'en écarte. La seconde est l'association du geste à la parole qui n'en accentue que plus le décalage observé. La parole c'est du mouvement, parler c'est aussi s'exprimer au travers de comportements proxémiques et kinésiques qui ne peuvent au même titre que cette dernière s'affranchir de leurs origines culturelles et sociales.

Relever la ghettoïisation sociale dans laquelle ces jeunes sont assignés c'est comprendre l'éloignement progressif d'avec la norme en cours dans notre société, société qu'ils rejettent avec autant de violence qu'ils en sont rejetés. Cette violence, nous ne la percevons pas seulement dans l'utilisation d'un vocabulaire qui nous choque sinon nous surprend mais aussi et plus particulièrement dans la prononciation, dans l'oralité au sens le plus strict du terme. Mais cette violence est-elle réellement manifeste dans l'actualisation orale du parler des cités?

Une question fondamentale qu'il devient nécessaire de se poser et qui nous ramène au concept de violence précédemment défini, un concept infiniment complexe s'il est à souligner. Il s'agit alors d'envisager si la violence est véritablement présente dans la façon de s'exprimer oralement de ces jeunes ou vécue par autrui.

La destruction de la langue française standard, tant au niveau lexical que morphosyntaxique, est sans nul doute un acte de rébellion, une forme de pratique sociale d'insoumission qui vise à exclure autrui du cercle des «posse». Or l'irrespect des convenances verbales s'étend aussi à l'expressivité oro-verbale. Scander un «nique ta mère» à un gaulois de passage ou à son «khouya» du «posse» ne prend toute sa valeur que parce qu'il est déversé dans un flot sonore en déphasage avec la substance phonétique du français standard et accessoirement accompagné de gestes en décalage d'avec la norme culturelle en vigueur. Parler fort, parler vite, parler déphasé est une forme d'agressivité qui révèle moins de violence qu'un comportement de défense, réaction primaire de tout être qui se sent en danger. L'issue de joutes oratoires, comme il s'en déroule désormais en milieu urbain, est bien souvent à l'avantage de celui qui maîtrise la forme plus que le contenu d'autant qu'il s'organise autour d'une thématique injurieuse qui bien que développée n'en reste pas moins fort commune.

S'il est des comportements tels que les actes de délinquance, la territorialité ou la création d'un parler des banlieues dont on peut considérer qu'ils émanent d'une certaine forme de conscience, il ne peut être de même pour ce qui concerne les comportements expressifs oraux. La création lexicale, sa richesse, son renouvellement constant sont autant de témoins d'un désir conscient de s'exclure, du moins momentanément, de la société pour jouir du plaisir de ne pas être compris et de s'octroyer ainsi au-delà de la manipulation ludique de la langue commune une parcelle d'existence sociale, une certaine forme de pouvoir. Un pouvoir de la parole qu'il leur est finalement accordé non pas au moyen de cette imperméabilité lexicale mais davantage par l'imposition d'un flot de parole dépassant les limites de la sphère sociale et faisant intrusion dans notre bulle intime. Qui ne s'est pas trouvé dans une telle situation lors d'un trajet en métro par exemple? La violence, sinon l'irrespect, est donc bien perçue par l'entourage de ces jeunes qui profitent, l'espace de quelques instants, de cet éphémère moment de gloire, celui d'avoir déranger. Il est toutefois, au-delà de cette forme d'expression, une manifestation du mal-être qui transparaît de façon évidente et qui échape indubitablement à la conscience, individuelle ou collective. La violence vécue résulte alors du fait que les comportements expressifs oraux ainsi que les comportements gestuels qui les accompagnent s'écartent fortement de la norme véhiculée par la grande majorité.

Violence...agressivité...voilà des mots qui assaisonnent tous les discours fades et réchauffés sur la banlieue. Où est la violence de ces gosses? Dans leurs actes? Dans leurs paroles? N'y a-t-il pas plutôt dans ce qu'ils font, dans ce qu'ils disent, une forme de rudesse, une manière de communiquer sans fioritures, caractéristiques à la fois de l'adolescence et d'une culture populaire? La violence de ces jeunes ne vient-elle pas surtout de ce qu'ils subissent au quotidien?

La création est une forme très forte de résistance. Une résistance aux idées et valeurs diffusées au sein de la société qui, dès l'école impose une morale dont on ne sait véritablement si elle est voulue par l'Etat, par certains pouvoirs ou si elle relève d'une certaine forme de morale collective inconsciente. «*Dans les écoles, on a un programme destiné à un but, qui est d'abêtir les gens et de les empêcher de réfléchir; ça on le sait, on peut lutter parce que c'est clair*» a déclaré un militant associatif du Mirail. Mais cette présence au confluent de plusieurs sources linguistiques et culturelles et cette vocation à mélanger les héritages constitutifs des personnalités sociales de ces beurs témoignent de leurs pratiques langagières qui incarnent, mieux que tout autre élément de leur culture, leur revendication identitaire.

Dire qu'il existe une langue des quartiers voire des cités sous-entend qu'il existe une langue de la ville. Vrai dans la mesure où il n'y a pas un français mais des français qui s'expriment grâce à des formes orales variées.

Pas besoin d'être le premier de la classe pour rappeler qu'un ouvrier spécialisé ne s'exprime pas comme un membre du Conseil d'Etat, un professeur ne caquette pas de la même façon que la concierge, pardon la gardienne.

Interlangue cryptée, formules-chocs, expressions patoisantes, joutes oratoires, si le verlan est articulé, permet des inventions, des tournures originales, il n'en constitue pas pour autant une langue. Mais plutôt une pratique de la langue. Et une pratique *in vivo*. Une expérience immédiate issue d'une appartenance, celle de son *possi* (son propre groupe d'amis) ou d'une rencontre, celle du premier venu.

Céfran ethnique, céfran musicale, céfran arabe, céfran anagrammique, céfran atypique, céfran parodique, céfran lyrique, en le reléguant au rang de l'antiquité préhistorique, le céfran fait la nique au français et le ...français panique!..

Comment ne pas être à vif quand on perçoit ce que sous-entend un «Moi aussi, je veux mon avenir» ou un «Tout est cassé dans la télé».

Cette forme langagière ne cherche pas les nuances, mais la fresque; qu'importe la présentation, l'important c'est la représentation. Dans la rue, tu es ce que tu représentes. Les dealers de drogue deviennent des gremlin's parce qu'ils se reproduisent vite et le commissariat de police, le zoo parce qu'on y est mis en cage... Rigolo superficiellement, émouvant profondément, réaliste tout plein...

## Conclusion

Le langage branché des Béni-Gavroche est aujourd'hui pratiqué par de larges couches de la population, toutes catégories sociaux confondus, qui manifestent ainsi leur adhésion à certains modes de pensée...à un certain art de parler...Séduis-moi! Parle-moi câblé ou achète un hmar (un âne)!

Par le biais des médias, antennes paraboliques voire diaboliques aidant, mais aussi de la publicité, «Byzance très loin de l'innocence», «On roule cool», «Arrose-moi, ma bête!».

Le parler de ces cités devient ce langage «métissé», coloré, pittoresque, voire «inventif». On peut même constater à son égard une certaine bienveillance officielle, «*Pour rester une langue vivante, le français doit forcément s'enrichir, mais je préfère qu'il s'enrichisse de l'argot de Saint-Denis plutôt que de l'argot de Brooklyn*» déclarait un responsable politique lors des événements de Mantes-La Jolie, au cours de l'été 1996.

Aujourd'hui, à l'image des B-G (Béni-Gavroche) et des G-R (les Grosses de la Rue), nombre de vocables finissent par s'intégrer et intégrer le français stantard pour préparer le terrain à un français «avancé», aussi bien par les chansons (laisse béton!) ou les bandes dessinés que par le cinéma mais aussi par les dictionnaires alors que certains trouvent *que les meilleures graines ne donnent rien sur un sol aride*.

«*On est les mecs d'en bas parce qu'on habite dans une cité: on est toujours au pied des tours et on a du mal à s'en sortir. Mais attention, on arrive et notre but c'est d'être en haut, et on le dit à notre manière*» claironne Abdallah, dit Doudou, l'une des voix de ces jeunes qui se prend pour le caïd de la langue dans ce quartier.

Bagatelle City voit se mettre en place toute une variété de langue, dans laquelle sont instillés de nombreux mots issus d'autres parlers. «*Arabe maghrébin, berbère, langues d'Afrique, d'Asie, et langues tsiganes, créoles des Antilles parmi d'autres sont autant de vernaculaires qui viennent alimenter l'interlangue, structure hétérogène aux facettes multiples, que l'on rencontre dans les cités*» souligne J.P. Goudailler (1997).

On aurait tort de réduire, comme on le fait quelquefois, le parler des cités ou des banlieues à celui du parler branché. En effet, au delà de ces jeunes en général qui, aujourd'hui comme hier, sont là pour faire bouger les choses, autant sur le plan langagier que sur d'autres, la langue française utilisée au cinéma, à la télévision, mais aussi et de plus en plus dans les conversations courantes puise

indirectement son renouvellement dans les langues d'origine de ces jeunes. Loin d'être un phénomène passager, il peut raisonnablement être considéré comme un véritable phénomène de société, à l'image de la société française, en perpétuelle évolution.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGUILLOU, P., SAIKI, N. (1996), *La téci à panam, Parler le langage des banlieues*, Paris, Michel Lafon.
- AUTES, M. (1986), "Du travail social comme agir communicationnel", *COM*, 36, 7-25
- BAZIN, H. (1995), *La culture hip-hop*, Paris, Desclée-Brower.
- BACHMANN, C., SIMONIN, J. (1993), Le social comme on le parle, *Médiations et Action Sociale*, 65-79
- BAUTIER, E. (1996), *De l'adaptation à la transformation de l'école*, Projet, Tisser le social, 246, 27-34
- BAUTIER, E. (1995), *Pratiques langagières, pratiques sociales*. De la sociolinguistique à la sociologie du langage, Paris, L'harmattan.
- BEGAG, A. (1996), "Ville, vitesse et violence", dans *La ville: Arts de Faire, Manière de Dire*, Coll. Langue et Praxis, Montpellier, Praxiling, 119-136
- BENVENISTE, E. (1969), "Sémiologie de la langue", *Semiotica*, 1,2, Paris, Mouton.
- BULOT, T. (1996), "Stigmatisation et vêtire urbaine à Rouen: mise en mots d'une urbanisation", dans *Se vêtir pour dire*, Coll. Bilans et Perspectives, Mont-SaintAignan, Université de Rouen/Cahiers de Linguistique Sociale.
- CALVET, L.J. (1994), *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.
- CHARMEUX, E. (1989), *Le «bon français»...et les autres*. Normes et variations du français d'aujourd'hui. Paris, Milan.
- DIMEO, G. (1990), "De l'espace vécu aux formations socio-spatiales", dans "Lire l'espace, comprendre les sociétés", dans *Géographie Sociale* 10, Caen, PUC, 3-23.
- FRANCOIS-GEIGER, D., GOUDAILLER, J.P. (1991), "Parlures argotiques", *Langue Française*, 90, mai
- GADET, F. (1992), *Le français populaire*, Paris, PUF.
- GADET, F. (1989), *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin.
- GARDIN, B. (1995), "Le sens comme production sociale", dans BOUTET, J. *Paroles au travail*, Paris, l'Harmattan, 151-165.
- GOUDAILLER, J.P. (1997), *Comment tu tchataches! Dictionnaires du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GOUDAILLER, J.P. (1996), "Les mots de la facture linguistique", *Revue des deux mondes*, mars, 115-123
- GOUDAILLER, J.P. (1996) "L'argot objet de la linguistique?", Journée d'Etudes «Hommage à Denise François-Geiger», Paris Sorbonne 5 février 1994, *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain*, 22, 1-2, 71-81.

- GOUDAILLER, J.P. (1996), "La langue banlieusarde comme facteur d'intégration ou de non intégration", *Commission Nationale «Culture, facteur d'intégration» de la Fédération Nationale des Collectivités territoriales pour la Culture*, Paris, Conseil Economique et Social
- GUESPIN, L., MARCELLESI, J.B. (1988), Pour la glottopolitique, *Glottopolitique, Langages*, Paris, Larrousse.
- HYMES, D. (1972) *Introduction, Functions of Language in the classroom*, Cazdon, John et Hymes, XII.
- JUILLARD, C. (1995), *Sociolinguistique urbaine* (La vie des langues à Zinguinchor-Sénégal), Paris, CNRS Editions.
- LAMBERT, W.E. (1967), "The social psychology of bilingualism", *Journal of Social Issues*, 23, 91-109.
- LECONTE, F. (1996), "Les attitudes langagières des enfants originaires d'Afrique Noire en France", dans *Questions de Glottopolitique*, URA CNRS 1164/Ecole Doctorale des Sciences du Langage, Université de Rouen, Mont-Saint-Aignan, 74-83.
- MANDELBAUM-REINER, F.(1996) «L'argot ou les mots de la pudeur», *Langage et Société*, n°75, mars.
- MELIANI, F. (1996), "Epilinguisme et mixité identitaire: le cas des jeunes issus de l'immigration maghrébine", dans *Linguistique et Anthropolgie*, Coll. Bilans et Perspectives, Université de Rouen/Cahiers de Linguistique Sociale, Mont-Saint-Aignan, 131-144.
- MONDADA, L. (1992), "Mode d'interaction et élaboration discursives des lieux", dans *Civilité, Identité, Urbanité*, MELTM, 1-33.
- PEYTARD, J. (1990), "Evaluation sociale dans les thèses de Mikhaïl Bakhtine et représentations de la langue", dans «Les représentations de la langue: approches sociolinguistique», *Langue Française*, 85, 6-21.
- POMMIER-SEINTIGNAN, M. (1989), *Langage, travail et idéologie: le discours des éducateurs spécialisés*, Thèse de doctorat, Université de Rouen, 317 p.
- SAYAH, M. (1999), «Le français des basquets-casquettes», *Cahiers de l'Association for French Language Studies*, 5.1, Spring.
- SAYAH, M. (1999) «Voulez-vous tchatcher avec les sauvageons?» *Cahiers de l'Association for French Language Studies*, 5.3, Autumn.
- SAYAH, M. (1997), «Le langage du clan», *Cahiers de l'Association for French Language Studies*, 3.3, Autumn.
- SEGUIN, B., TEILLARD, F. (1996), *Les Céfrans parlent aux Français*, Paris, Calmann-Levy.
- TSEKOS, N., BULOT, T., GROSSE, S. (1996) "L'évaluation en discours: la mise en mots des fractures urbaines", dans «Le questionnement social», *Cahiers de Linguistique Sociale*, 301-307.
- WIDMER, E. (1999), *Les relations fraternelles des adolescents*, Paris, PUF.